

On habite une maison avec des consonnes et des voyelles. On les séquestre dans des polices de caractère. On tutoie des sentiments princiers, les jolies manières de jours enfarinés. On ferme les yeux sur les indécences meurtrières et les effusions de sang. On nage en pleine candeur.

Chaque matin, on fait de la gymnastique. On regarde comment fonctionne sa tête, on se demande par quel miracle elle ne s'écrase pas au sol. On bâtit des châteaux en Espagne, on copie des modèles. On va se divertir dans les parcs d'attraction. On y rencontre des gobe-mouches.

On a peine à suivre le vif-argent de la vie. On se livre à la rêverie, espérant être en phase avec les cycles d'amour. On est en phase avec ses pièges. On les coudoie, on les fustige. On s'emmitoufle dans des cache-misère.

Les mois passent, les années passent. On court à droite et à gauche dans le cercle des monotonies. On patauge dans les jus de paroles. Dans la caisse à outils, on ne dispose que d'un équilibre bancal. Des étoiles picorent le toit de l'univers. Faute d'acuité, on les rate à chaque fois.

On continue sa vie dans l'embrasure d'une fenêtre. On rassemble les pièces détachées de journées mécaniques, puis l'on s'en va. On marche longtemps. On se couche dans l'herbe, on y prolonge la sensation d'être. L'éventail de l'aube s'ouvre sur un talus d'orties. Les silences du ciel et de la terre essuient le visage.

Le paysage absorbe les ombres qui se désagrègent. On fait le

ménage, on époussète, on trie, on jette, on cède à la tentation du vide. On se retrouve dans un royaume sans régence. On se met à divaguer en chantant un truc à la mode. Puis on se repose contre un arbre. On se nourrit à la source des sèves.

La robe d'un coquelicot brûle la politesse aux chefs-d'œuvre. L'ombre d'un tilleul s'allonge. On en profite pour y déposer sa carcasse, elle porte une montagne d'années. Les souvenirs bloquent le passage vers l'apesanteur. On fait appel à l'énergie des comètes.

Des touffes d'asphodèles et des cerisiers en fleurs apparaissent dans l'entrebâillement du jour. Aussitôt les épithètes y mettent leur grain de sel. On monte aux étages supérieurs pour déjouer leur complot. Là-haut, le pluriel est offert gracieusement. On y vit de nombreuses fois.

Dany Moreuil
septembre 2016
extraits d'un recueil en cours d'écriture
titre provisoire: *Éclats*